

SOLARIS

Science-fiction et fantastique

Le volet en ligne

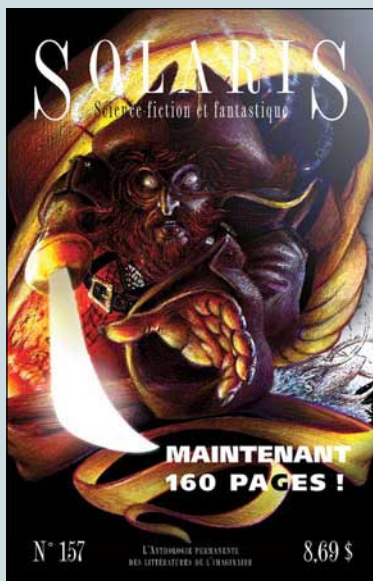
161 *Lectures*
R. Bozzetto, E. Girard, F. Martin
et J. Pettigrew

165 *Sci-néma*
H. Morin, C. Sauvé et D. Sernine

N° 158

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE
DES LITTÉRATURES DE L'IMAGINAIRE

Gratuit



Abonnez-vous !

Abonnement (toutes taxes incluses) :

Québec et Canada : 27 \$

États-Unis : 27 \$us

Europe (surface) : 32 euros

Europe (avion) : 35 euros

Autre (surface) : 40 \$

Autre (avion) : 46 \$

Nous acceptons les chèques et mandats en **dollars canadiens**, **américains** et en **euros** seulement.

On peut aussi payer par Internet avec **Visa** ou **Mastercard**.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-solaris.com>

Par la poste, une seule adresse :

Solaris, C.P. 85700, Succ. Beauport, Québec (Québec) Canada G1E 6Y6

Courriel :
solaris@revue-solaris.com

Téléphone :
(418) 525-6890

Fax :
(418) 523-6228

Nom : _____

Adresse : _____

Veillez commencer mon abonnement avec le numéro :



Solaris est une revue publiée quatre fois par année par les Publications bénévoles des littératures de l'imaginaire du Québec. Fondée en 1974 par Norbert Spehner, **Solaris** est la première revue de science-fiction et de fantastique en français en Amérique du Nord.

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 158 de la revue **Solaris**. Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 158 de **Solaris** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : mars 2006

© **Solaris** et les auteurs



Jean-Pierre Andrevon

Le Monde enfin

Paris, Fleuve Noir, 2006, 490 p.

Il ne s'agit pas d'une fin du monde mais, comme pour **La Mort de la Terre** de Rosny aîné, de la quasi fin de l'humanité. Rosny prévoyait une fin lointaine et voyait le développement de nos successeurs les ferromagnétaux; tous les animaux, toutes les herbes mêmes, ayant disparu. Andrevon imagine à son tour la survenue de la luxuriance de la Nature retrouvée. Le monde est « enfin », dans sa splendeur, dans ses écosystèmes retrouvés, dans une liberté

qu'il respire de toutes les feuilles de ses forêts, le monde est enfin débarrassé du genre humain, rapidement, par la grâce d'une pandémie.

Le roman est bâti selon la technique du montage parallèle entre une chevauchée qui n'a rien de fantastique, entreprise par un des derniers survivants qui a échappé à la catastrophe, et une foule d'événements liés à des trajets de personnes, dont les derniers couples éventuels. Le chevalier était l'objet d'une expérience, dans un laboratoire souterrain, et il se réveille quelques décennies plus tard. Une des Èves éventuelles vivait dans une sorte de grotte et, par miracle, comme quelques survivants, elle s'est trouvée épargnée. D'autres ont été épargnés par une sorte de hasard. Une autre, Laurence, se retrouve en Éthiopie, comme la fameuse Lucy chère aux Beatles, en compagnie d'un berger – anciennement docteur en astrophysique. Et ainsi de suite.

Ce ne sont pas les aspects techniques ou scientifiques, ni la vraisemblance des événements, qui font l'intérêt de ce roman. C'est, d'une part, que le rapport à la pandémie, décrite par ses effets, est proche de ce que nous fantasmons à propos de la grippe aviaire. D'autre part, le texte est rempli de descriptions aussi suggestives que naïves concernant la nature retrouvée, et là on sent la jubilation d'Andrevon, même si quelque part il semble



mélancolique à l'idée de voir ses personnages pris par la nécessité de devoir quitter ce monde, avec de simples bribes d'espoir pour un nouveau cycle. Referont-ils les mêmes trajets, s'embourberont-ils dans les mêmes ornières ? Un ouvrage qui entraîne à la réflexion plus qu'à la rêverie, dans un décor très proche des cavaliers du **Hussard sur le toit** de Giono. Donc, un beau texte de SF.

Roger BOZZETTO

Thorne Smith

Ma femme est une sorcière

Rennes, Terre de brume (Terres fantastiques), 2005, 254 p.

Il aura fallu près de soixante-cinq ans pour que voie le jour **Ma femme est une sorcière**, la première traduction française du roman fantastique comique **The Passionate Witch**, de Thorne Smith. Resté inachevé à la mort de l'auteur, survenue en 1934, le roman fut complété par l'écrivain et journaliste américain Norman Matson. Paru en 1941, il devait être à l'origine du film **I Married a Witch** (1942), de René Clair, et de la célèbre série **Ma sorcière bien-aimée** (1964-1972). D'emblée, le lecteur oubliera toutefois les frémissements du nez d'Elizabeth Montgomery. En effet, la sorcière bourgeoise, espiègle et asexuée de la série télévisée est tout à l'opposé de celle mise en scène par Thorne Smith, féline, charnelle et diaboliquement perverse. Et comme le constatera son époux impuissant, Jennifer Broome (*broom*, balais...) sait user de ses charmes, même de ceux qui s'avèrent moins apparents...

Richissime et prétentieux homme d'affaires, T. Wallace Wooly Jr. mène à Warburton, petite ville de l'État de New York, une existence factice et morne. Veuf, père manquant d'une fille unique, il a un faible pour Betty Jackson, sa blonde secrétaire. Celle-ci lui voue un amour discret teinté d'une grande admiration. Ces sentiments sont sur le point d'être avoués lorsque M. Wooly, que les incendies fascinent, sauve d'un hôtel en flammes une ravissante jeune femme nue. En moins d'une semaine, Jennifer Broome bouleversera son existence, s'immisçant sournoisement dans les moindres recoins de son quotidien. D'abord partagé entre le dégoût et l'attrance, l'homme d'affaires épousera cette rescapée de l'incendie de l'hôtel Monroe, au grand désespoir de sa fille Sara, de sa secrétaire éplorée et



de ses domestiques. Petit à petit, il lèvera le voile sur la vraie nature de la nouvelle M^{me} Wooly, avec qui il n'aura, somme toute, nulle envie d'accomplir son devoir conjugal. D'autant plus que les amusements nocturnes de celle-ci consistent à dévaler les murs de leur résidence, à chevaucher un bouc, à égorger des coqs de compétition et à dialoguer avec Rummy, la vieille jument de la famille ! Bien vite, Wooly mettra tout en œuvre pour se défaire de l'emprise de sa charmeuse – et non charmante – épouse. Mais ne se débarrasse pas d'une sorcière qui veut !

Malgré son intrigue plutôt mince et l'absence de véritable suspense, **Ma femme est une sorcière** regorge de scènes hilarantes. À ce sujet, on ne peut que saluer le travail d'Anne-Sylvie Homassel, qui sut traduire et adapter – de façon généralement efficace – les nombreux calembours de l'œuvre originale (notons au passage qu'Yves Maurion avait publié, en 1946, une adaptation de **The Passionate Witch** qui s'était avérée désastreuse). Étonnamment, la sorcière du titre est loin d'être le personnage le plus fascinant du roman. L'humour admirablement dosé et la noire ironie qui émerge de ce récit nous amènent à lui préférer, malgré son indicible sottise, ce pauvre M. Wooly, malheureuse victime de sa propre naïveté. La transformation qui s'opère chez ce protagoniste au fil du roman est d'ailleurs grandement responsable du charme de **Ma femme est une sorcière**. Lorsque sa femme lui jettera un sort l'obligeant à entendre les pensées de tout un chacun, Wooly, l'homme le plus

respecté de Warburton, percevra l'hypocrisie de ses concitoyens, qui le considèrent en fait comme un lombric prétentieux. Afin de faire taire ces voix inopportunes, ce végétarien convaincu, qui n'a jamais touché à une goutte d'alcool, se jettera corps et âme dans le bourbon (l'idée est de son médecin, qui lui prescrit une forte dose du breuvage). Le médicament s'avérera des plus efficaces ! Ivre, Wooly délaissera sa suffisance légendaire pour être enfin apprécié à sa juste valeur, trinquant avec les magistrats de Warburton et tordant le nez au premier venu en signe d'amitié et d'égalité. La description quasi encyclopédique de sa gueule de bois du lendemain, à laquelle procède l'auteur, vaut d'ailleurs le détour.

En somme, **Ma femme est une sorcière** est une lecture fort divertissante, un classique oublié, à redécouvrir, qui aura également le mérite de rappeler à certains lecteurs que le fantastique n'est pas toujours synonyme d'épouvante.

François MARTIN

Brenda JOYCE

La Maison des rêves

Paris, JC Lattès, 2005, 380 p.

L'intrigue de ce roman est d'une facture classique et sans surprise. Deux familles aristocratiques, les de Warenne et les de la Barca, sont liées par une funeste destinée qui perdure depuis quatre cents ans. En 1555, une jeune noble britannique, Isabel de Warenne, nièce du comte de Sussex, épouse d'Alvarado de la Barca et amante de l'amiral de Warenne, est trahie par ces hommes

et condamnée au bûcher pour hérésie. Elle les maudit et expire en promettant de se venger de l'au-delà.

On devine aisément que le fantôme d'Isabel vient assouvir sa soif de vengeance lorsque les deux clans sont réunis à nouveau de nos jours. Drames passionnels et meurtriers sont au rendez-vous lorsque Cassandra de Warenne fait la connaissance d'Antonio de la Barca.

Un lecteur friand d'histoire de fantôme et de possession risque d'être très déçu par le roman de Brenda Joyce. L'ordre de déroulement des épisodes est archi-prévisible, les dialogues sonnent faux, les scènes de possession sont risibles et les indications de sentiments ou d'attitudes amoureuses font hurler de rire. Il y a tellement de sottises stéréotypées dans ce roman que j'ai remis en doute sa date de publication. Bref, un roman à l'eau de rose auquel l'auteur

a greffé des éléments fantastiques tout à fait accessoires. Les personnages passent sans transition de l'état de possession et de transe à celui de la plus froide impassibilité; ce manque de finesse au niveau de la caractérisation est l'une des principales faiblesses du roman. Sans compter la résolution instantanée – quasi miraculeuse – d'obstacles infranchissables ou de problèmes auxquels se sont heurtés les personnages au fil des chapitres et qui se résorbent en un clin d'œil. Par exemple, tout au long du roman, les protagonistes sont coupés du monde – sans électricité, sans téléphone – et sont piégés par Isabel à la Casa de Sueños. Afin de dénouer l'impasse, on apprend avec stupeur que le vieil intendant blessé – que l'on croyait hors jeu – a « réussi à quitter la maison pour chercher du secours » (p. 373). Impossible de croire à une quelconque ellipse dans le récit ou à un stratagème d'écriture; l'auteur a tout simplement jugé qu'il était temps d'en finir! Moi de même.

La Maison des rêves est un ramassis de clichés que je ne conseille pas.

Estelle GIRARD



Antoine Volodine

Nos animaux préférés

Paris, Seuil (Fiction & Cie), 2006, 152 p.

Antoine Volodine est un écrivain à part, tout comme sa littérature; il fait partie de ces quelques auteurs à avoir réussi la parfaite transgression des genres et l'inscription de leur œuvre dans un sous-genre qui n'appartient qu'à eux. Volodine a donné un nom à celui qu'il arpente

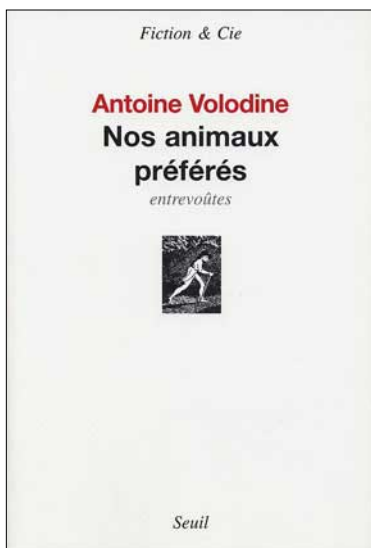
inlassablement depuis plus de vingt ans (son premier roman, **Biographie comparée de Jorian Murgrave**, un classique de la science-fiction française, a paru en 1985 chez Denoël dans la défunte collection Présence du futur), le post-exotisme, qu'il définissait d'ailleurs dans un étrange pseudo-guide paru en 1998 chez Gallimard, **Le Post-Exotisme en dix leçons, leçon onze**. C'est dans cette publication que nous apprenions aussi ce qu'était l'« entrevoûte » (et le « românce », le « narrat », la « shaggâ »), que je résumerai en parlant d'un entrelacement de contes brefs et/ou de récits légendaires construits de façon à se compléter et à se relancer mutuellement.

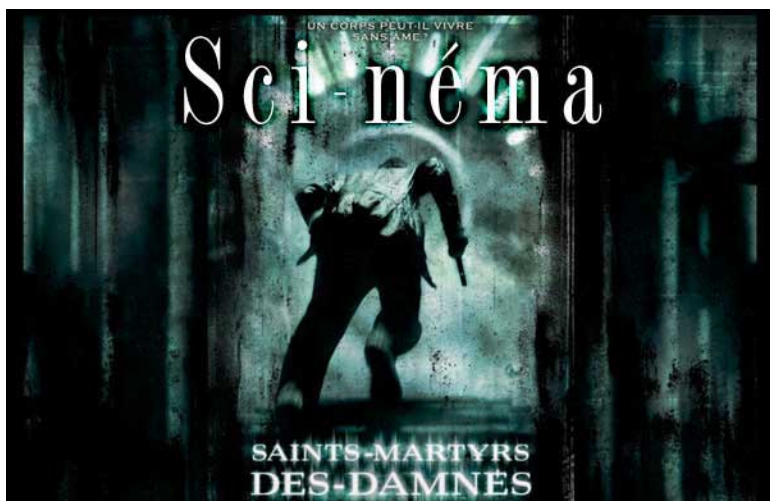
De fait, **Nos animaux préférés** est sous-titré « Entrevoûte » et il présente les attributs habituels d'un recueil de nouvelles qui, à maints égards, s'inscrivent dans la tradition orientale du conte. En entrée et en

sortie, il y a Wong, l'éléphant qui fonce dans une jungle minée et qui, avant de mourir, rencontre des humaines désireuses de se faire engrosser par lui. En plat de résistance, Volodine propose les déclinaisons de certains Balbutiar (CCCXV, XI, XXX), « majestables » crabes dont chaque génération semble avoir été aux prises avec des rêves d'entrave, la nécessité d'une progéniture... et l'impossibilité de survivre à la dite progéniture. Et puis, insérées dans le tout, deux « Shaggâ », commentant pour l'une les fins de règne de sept reines sirènes (mais qui ont tout du homard !), pour l'autre le ciel péniblement infini, sept harangues écrites à la deuxième personne du singulier.

C'est dans les « commentaires » suivant et précédant ces shaggâs que Volodine replonge le lecteur dans *son* réel, celui de son œuvre ou de son sous-genre, puisque le narrateur y parle soudain de la provenance et de la composition des contes, y analyse de façon austère leur unité stylistique, leur principe formel. Malgré le fait que les textes du ciel péniblement infini soient parmi les plus beaux du recueil (pardon ! de l'entrevoûte), ils n'en apparaissent pas moins terriblement déconnectés de l'ensemble puisque en rupture quant à l'entrelacement. Délaisser les images de pachyderme et de crustacés, de carapaces et d'élytres pour ramener à l'avant-plan les idéologies du désastre et rappeler au lecteur que ces textes sont le fruit de détenus oubliés au fond de leur prison, brise le charme (si charme il y avait). Du coup, on se dit que cette entrevoûte animalière n'avait que peu d'intérêt. Dommage.

Jean PETTIGREW





par

**Hugues MORIN [HM], Christian SAUVÉ [CS] et
Daniel SERLINE [DS]**

Saints-Martyrs-des-Damnés

Si comme moi, vous aviez raté **Saints-Martyrs-des-Damnés** à son passage en salles, n'hésitez pas à vous reprendre en louant le DVD, qui est sorti à la fin de février.

Ce premier film de Robin Aubert – qui est aussi un acteur, aperçu notamment dans **Le Nèg** de Robert Morin – raconte l'histoire de Flavien Juste, un journaliste à l'emploi d'une publication spécialisée dans l'incroyable de pacotille (enlèvements par les extraterrestres, femmes aux trois seins, mariage de l'homme gorille et de la *drag queen* à trois jambes, et autres histoires du même acabit). Accompagné de son copain Armand, photographe, Flavien est envoyé dans un village reculé où il se passe des choses étranges et où les gens disparaissent mystérieusement. Ce village, c'est Saints-Martyrs-des-Damnés. À peine quelques heures après leur arrivée, Armand disparaît et Flavien se lance dans une quête aussi bizarre que frustrante pour trouver des informations sur les étranges habitants du village et tenter de retrouver son ami. Il en découvrira éventuellement plus qu'il ne l'aurait souhaité.



Je dois dire que dès le départ, le film intrigue et ne lésine pas sur les effets d'étrangeté propres aux films fantastiques gothiques. L'aspect visuel très soigné vaut à lui seul le détour. Les effets spéciaux et sa direction photo sont impeccables, le montage et ses prises de vues originales sont parfaitement dans le ton. On n'hésite pas non plus à utiliser des effets sonores pour effrayer ou surprendre, flirtant avec le cliché mais sans jamais tomber dans l'exagération qui ferait décrocher le spectateur.

Sur le plan de l'intrigue, la première moitié du film mélange l'insolite, le surnaturel et les bizarreries. Littéralement, tous les habitants du village sont anormaux d'un point de vue ou d'un autre – le seul qui semble mener une vie normale est trisomique. Ce mélange a assez bien fonctionné avec ce cinéphile-ci ; je n'ai pas pu m'empêcher de penser à David Lynch et **Twin Peaks**.

Malheureusement, l'intérêt diminue à mesure que le film progresse et disparaît à toute fin pratique quand le cinéaste – également scénariste – s'attarde à fournir une explication à tous ces phénomènes. Les deux premiers tiers baignent dans le fantastique alors que sa finale est une tentative de science-fiction qui ne fonctionne pas. **Saints-Martyrs-des-Damnés** souffre donc d'un effort de rationalisation. Pour l'amateur éclairé de science-fiction et de fantastique, le film semble souffrir du syndrome du créateur qui ne connaît pas les genres qu'il manipule. Comme il était impossible pour Aubert de rattraper toutes les ficelles qu'il avait laissé pendre depuis le début et d'intégrer tous les éléments en une explication cohérente et satisfaisante, j'aurais préféré qu'il se cantonne à ce qu'il réussissait très bien et qu'il laisse le spectateur sans voix et sans réelle piste pour comprendre ce qui s'était passé.

Le film a été produit avec un budget relativement confortable pour un film de genre québécois et j'ai l'impression que l'enthousiasme du producteur trahit aussi un manque de connaissance de nos genres de prédilection. Il est clair que le succès de productions comme **Grande Ours**, à la télé, et **Sur le Seuil**, au cinéma, ont joué dans cet engouement pour un film dont les deux tiers sont si bizarres. En tant qu'amateur, on serait fou de se plaindre que l'on produise enfin des films qui sortent de l'ordinaire. Il y a seulement cinq ans, il aurait paru impensable de voir un tel film sur nos écrans au Québec.

Dans une entrevue accordée à Radio-Canada lors de la sortie du film, Robin Aubert expliquait que son but premier était de créer une œuvre différente de ce qui se faisait en télévision. S'il a en partie échoué comme scénariste, il a par contre parfaitement réussi comme réalisateur. [HM]



Le film, meilleur que le livre... Et si c'était vrai ?

Just like heaven est une comédie romantique qui vient de sortir en DVD après avoir connu une carrière relativement courte au cinéma l'automne dernier. Ce film est adapté du roman **Et si c'était vrai...** du français Marc Lévy, qui avait fait parler de lui il y a quelques années et dont vous trouverez une critique dans la rubrique « Lectures » de **Solaris** 137.

David est architecte paysagiste et vient d'emménager dans un nouvel appartement de San Francisco après la mort de sa femme. Il fait rapidement connaissance avec Elizabeth, l'esprit de la jeune femme qui habitait l'appartement avant lui. S'ensuit une recherche de la part des deux protagonistes afin de comprendre

le phénomène qui permet à la jeune femme de demeurer parmi les vivants, et à David d'être le seul à communiquer avec elle. Évidemment, à se côtoyer dans une semi-intimité, les deux célibataires développent des sentiments amoureux malgré leur situation inhabituelle.

Le film de Mark Waters suit la ligne directrice du livre dont il s'inspire, mais prend beaucoup de liberté avec les détails. Une heureuse initiative de la part des scénaristes puisque le souvenir que m'avait laissé le livre était plutôt tiède alors que le film fonctionne très bien. Le scénario met de côté l'aspect trop sérieux du roman pour jouer plus franchement la carte de la comédie sans

toutefois tomber dans le ridicule, les créateurs ayant su équilibrer leur film sans jamais en faire trop. Mark Ruffalo et Reese Witherspoon créent deux personnages attachants et le potentiel comique et romantique de ces deux personnages est très bien exploité. Il



Photo: Dreamworks

se dégage donc de **Just like heaven** un sentiment de légèreté et l'ensemble se laisse regarder avec un sourire, et parfois même un rire.

L'amateur de fantastique restera évidemment sur sa faim puisque, comme dans le livre, le fantastique exprimé par la voie de l'esprit d'Elizabeth est plus un prétexte qu'un réel ressort de l'intrigue. De plus, pour accentuer le potentiel romantique ou comique de plusieurs scènes, on n'hésite pas à ignorer certaines questions ou même certaines invraisemblances. Ultimement, on n'aura jamais de réponse satisfaisante à la prémisse fantastique du film, mais arrivé à la conclusion, la chose ne semble plus réellement importante : la chimie entre les acteurs principaux, une bonne dose de gags visuels ainsi qu'un traitement sans prétention nous aura fait passer un moment drôle et agréable. Le livre ne pouvait pas en dire autant. [HM]

« Soit belle et tire là »

À une époque où un film d'un grand studio américain coûte, en moyenne, près de 35 millions de dollars, on comprendra que

l'originalité n'est pas exactement la vertu la plus prisée à Hollywood. D'où, peut-être, la bousculade actuelle de films de super-héroïnes tels **Aeon Flux**, **Bloodrayne**, **Underworld : Evolution** et **Ultraviolet**. Si on laisse les deux premiers de côté – une critique complète d'**Aeon Flux** se trouve dans « Sci-néma » du numéro 157, et les rares à avoir vu **Bloodrayne** nous hurlent que c'est pour masochistes seulement –, les deux autres méritent une brève discussion.

Une très brève discussion dans le cas d'**Underworld : Evolution**. Il s'agit d'une suite conforme en tout point à **Underworld**, le film d'action de 2003. Tellement conforme, en effet, qu'aucun jugement critique n'est nécessaire : si vous aviez aimé les combats d'armes automatiques entre vampires et loups-garous d'**Underworld**, vous n'aurez pas de difficulté à apprécier cette seconde mouture. Les décors sont un peu plus ruraux, mais la palette noir/bleu est de retour, tout comme Kate Beckinsale en costume moulant. L'histoire de



ce second volet se situant dans le prolongement du premier, il est donc essentiel de l'avoir vu pour apprécier, ce qui nous ramène à notre premier jugement critique : *si* vous avez apprécié le premier film...

Dans le cas d'**Ultraviolet**, le film a beau être considéré une œuvre « originale », les cinéphiles ne se laisseront pas bernier : il est clair que le scénariste/réalisateur Kurt Wimmer a profité d'un budget un peu plus étoffé et de la forte présence d'une Milla Jovovich en pleine forme dans le rôle-titre, pour nous refaire son propre **Equilibrium**. Certaines scènes d'action sont repiquées intégralement et la (mince) structure de l'intrigue est similaire.

Mais au grand dam des fans d'**Equilibrium**, **Ultraviolet** n'atteint pas le même niveau de qualité. Ce n'est pas qu'**Ultraviolet** manque de forces, mais celles-ci sont fort mal soutenues par les autres aspects du film. Autrement dit, on peut dire du bien d'**Ultraviolet** à condition de bien spécifier de quel aspect du film on parle.

On ne peut qu'être élogieux, par exemple, sur le design. Avec la moitié du budget d'un film comme **Aeon Flux**, l'équipe de production d'**Ultraviolet** a réussi à créer des décors spectaculaires et des séquences tout aussi saisissantes. Kurt Wimmer réussit à faire beaucoup avec peu, livrant des scènes d'action d'une énergie électrisante. Les effets spéciaux donnent à tout le film une patine de série B à la fois appropriée et, ma foi, pas déplaisante du tout.

Mais il y a l'envers de la médaille: le film ne fait pas dans la subtilité. Tout est tonitruant, souligné à gros traits. L'intrigue ne vaut pas la peine de s'y attarder, les dialogues au stylo-feutre sont tout simplement affreux. Des scènes sirupeuses sans intérêt sont insérées n'importe comment et disposées comme si le réalisateur voulait s'en débarrasser le plus vite possible. Pire encore: les scènes d'action sont répétitives et à ce point excessives qu'elles sabotent toute tentative de maintenir une tension dramatique – Wimmer n'a manifestement aucune idée de comment entretenir un suspense.

Le film a au moins le bon sens de commencer par un générique explicitement calqué sur des couvertures de *comics*. Mais même classer ce film comme une histoire de super-héros n'excuse pas la paresse qui contamine le reste du film. Kurt Wimmer a du talent, mais ne semble pas suffisamment discipliné pour en profiter. On a l'impression qu'il s'est contenté de filmer de près son actrice principale en lui disant « Soit belle et tire là: nous ajouterons les ennemis en postproduction. » C'est dommage. [CS]

Three Extremes

Voici un programme triple sino-nippo-coréen daté 2004, quoi qu'on n'ait pu le voir en salle à Montréal qu'à la fin de 2005 (si on l'avait manqué au festival **Fantasia**). Le titre se justifierait ainsi: extrêmement horrible, extrêmement cruel et extrêmement ennuyeux, chaque qualificatif s'appliquant à l'un des moyens-métrages de 30 à 35 minutes qui forment l'ensemble.



Photo: Screen Gems

Le Chinois Fruit Chan a réalisé le segment « Dumpling » où une actrice sur le retour, pourtant fort belle encore, consulte une avorteuse clandestine dont les *dumplings* ont des propriétés rajeunissantes. L'horreur résiderait dans



Photo : Lions Gate Films

les deux scènes d'avortement, mais elles sont montrées plutôt sobrement, somme toute. Et si le réalisateur comptait sur l'effet de surprise, c'est loupé puisqu'on devine bien vite l'ingrédient principal de la recette de « tante Mei ». Néanmoins, un petit zeste final rachète l'histoire.

Le Sud-Coréen Chan-wook Park enchaîne avec « Cut », l'histoire d'un réalisateur doué et populaire dont l'épouse pianiste est prise en otage par un paumé qui a été figurant dans chacun de ses films et qui lui envie sa fortune. Il commence



Photo : Lions Gate Films

à couper les doigts de la captive un par un, et menace de lui trancher les mains pour forcer le cinéaste à commettre un meurtre, dans une mise en scène particulièrement tordue. Une partie du supplice réside dans les dialogues excessivement bavards, mais « Cut » s'est avéré à mes yeux le meilleur service de ce repas oriental.

Le Japonais Takachi Niike signe « Box », où une écrivaine se remémore son enfance au sein du cirque familial (*micro-cirque*) dans lequel sa sœur et elle, délicates contorsionnistes, se laissaient enfermer dans des boîtes d'où leur père



Photo : Lions Gate Films

magicien les faisait « disparaître » d'un coup de dard. Inceste et jalousie menèrent à un drame – mais ce drame est-il un souvenir, un rêve, ou une histoire de fantôme inventée par l'écrivaine ? Le coup de théâtre final satisfait l'intellect du spectateur, du moins celui qui ne s'est pas endormi durant ce segment glacial et lançant.

Les trois réalisateurs ont chacun des filmographies substantielles à leur crédit ; sans doute les habitués du festival **Fantasia** les connaissent-ils. Leur maîtrise de la caméra et de la mise en scène en témoigne d'ailleurs. Mais aucun de ces soi-disant « extrêmes » n'est parvenu à désennuyer ce cinéphile-ci. C'était comme lors de ces repas réunissant une trop grande tablée, où le hasard vous assoit à côté de gens avec lesquels vous ne partagez aucune affinité ; un minimum de talent pour la conversation (le leur ou le vôtre) parvient à sauver la soirée du désastre, mais tout juste... [DS]

Finale, Destination ?

J'étais prédestiné à voir **Final Destination 3**, ayant vu les deux premiers. Même si je savais que les critiques avaient été sévères – dans les médias qui avaient daigné commenter le film –, même si je savais qu'il s'agissait d'un de ces nombreux films pour ados qui pressent le citron d'une idée trop usée...

Sorti un samedi après-midi afin d'échapper aux corvées domestiques, avec pour prétexte une course à faire en ville, je trouve qu'il fait trop froid pour flâner et je m'arrête « en passant » au Paramount afin de voir ce qui figure à l'affiche à l'heure qui l'est. Destin, je vous dis : **Final Destination 3** commence dans un instant. Je sais que la rubrique « Sci-néma » du volet Internet s'annonce particulièrement maigre cette saison, alors je me résigne à voir le dernier opus du tandem James Wong et Glen Morgan (Morgan, scénariste du premier **Final Destination**, mais pas du deuxième).

Eh bien, tout ce que j'avais lu sur ce troisième volet était vrai : le scénario s'avère une copie conforme des deux premiers, sans effort de sortir du moule. Des étudiants échappent à une mort atroce (dans des montagnes russes, cette fois) grâce à la prémonition de l'une d'entre eux. Frustrée, la Mort (une force plutôt qu'une entité) rattrape les survivants un à un, de manière particulièrement tordue – ces manières étant annoncées dans les photos

numériques que l'héroïne a prises au parc d'amusement juste avant le drame. Comme la plupart des « survivants » sont plutôt détestables, chacun à sa façon, on attend que leur compte soit réglé en se demandant quel enchaînement précis d'incidents, d'imprudences et de maladroites finalisera leur destinée. L'on en connaît une ou deux si l'on a vu la bande-annonce, mais les astuces de la mise en scène rendent les autres pas tout à fait prévisibles.

On a droit à deux ou trois bons chocs.

Et l'on espère que c'est tout pour cette série. Passons à autre chose.

(J'étais prédestiné à livrer une mauvaise critique... comme si c'était écrit d'avance.) [DS]

L'envers du dessin

L'avant-veille de l'échéance pour « Sci-néma », je mets la main sur un DVD recommandé par une amie qui connaît bien mes goûts. Ce qui devait n'être qu'une tranquille soirée de vidéo se transformera en course pour ajouter un chapitre à cette chronique.

MirrorMask est né des talents narratif et visuel de deux complices de longue date, Neil Gaiman et le dessinateur Dave McKean (qui a illustré les *graphic novels* de Gaiman **Signal to Noise** et **Mister Punch**, ainsi que les couvertures de la série **Sandman**).

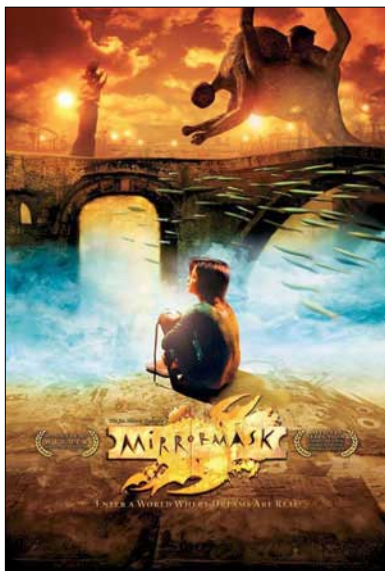
Un conseil au départ : ne laissez pas le nom de la Compagnie Jim Henson sur le boîtier vous induire en erreur. Dans ce film, vous ne verrez (Dieu merci) pas la moindre créature mignonne et pelucheuse, on ne vous imposera pas de chorégraphie chantante (sauf une, brève et exquise, mettant en vedette des automates organico-féminines jaillies de boîtes argentées dans une chambre pleine d'horloges).

Le ton est donné dès le générique d'ouverture (qui cite McKean comme concepteur visuel et réalisateur) : une succession de plans



avec décors réalistes et vrais acteurs, et de dessin animé auquel on a conféré une troisième dimension. Oubliez ici la notion moderne de *CGI*. **MirrorMask** est plus redevable au crayonné et aux collages de Dave McKean qu'à l'esthétique de Pixar. J'ai lu les qualificatifs « *clockwork dreamscape* » dans une critique américaine, et ces deux mots (il faudrait une phrase pour les traduire en français) résument bien le monde onirique où se déroulent les deux tiers du film.

Helena, quinze ans, jongleuse dans le petit cirque de ses parents et dessinatrice à l'imagination sans bornes, voudrait bien quitter son existence foraine et connaître « la vraie vie ». La vraie vie lui administre toutefois une douche froide lorsque madame Campbell, mère de l'adolescente, est hospitalisée d'urgence avec ce qu'on devinera être une tumeur au cerveau. Le soir où l'on doit l'opérer, Helena bascule dans un long rêve dont les décors et la plupart des personnages – découvrira-t-elle rapidement – sont issus des nombreux dessins dont elle



tapisse les murs de sa chambre. Dans cette ville baroque au cachet européen, aux teintes sépia et à l'ambiance crépusculaire, la Reine de Lumière est tombée dans un mystérieux sommeil tandis qu'une ombre tentaculaire menace de tout envahir. En compagnie d'un jongleur masqué appelé Valentin, Helena entreprend de trouver le sortilège – matérialisé sous forme de masque-miroir – qui ramènera à la vie la blanche (et maternelle) Reine. Pour resserrer la course contre la montre, une Reine des Ombres (elle aussi interprétée par l'actrice qui incarne la mère), met tout en œuvre pour capturer Helena, voyant en elle sa fugueuse de fille, la « Princesse ». Et pour corser le tout, cette Princesse a pris la place d'Helena dans le monde réel, vêtue en punk et s'acharnant à détruire un par un les dessins qui sont à la fois la carte et le décor de l'univers onirique.

Dresser ici la liste des créatures biscornues, des édifices et artefacts prodigieux rencontrés par l'héroïne serait aussi vain qu'insuffisant. Évoquons tout de même les géants aériens, les chats ailés à visage humain, les bancs de poisson qui nagent dans l'air... Dans cette cité fantastique où l'asymétrie a force de loi et où l'humour *nonsensical* anime même les vilains, un constant enchantement visuel pallie les rares moments où l'intrigue faseye un peu.

Bien que le DVD soit probablement classé dans la section jeunesse de votre vidéoclub, vous auriez bien tort de le laisser sur les tablettes – que vous ayez ou non des enfants à divertir. Vos yeux et votre sens du merveilleux vous en remercieront.

Et si vous êtes chanceux, vos prochains rêves se dérouleront dans un monde aussi fascinant que celui de Gaiman et McKean...

[DS]

Photo: Columbia Pictures

